



Offenbach décape au Grand Théâtre **Critique Portée par** **«La Grande-Duchesse de** **Gérolstein» éblouit à Genève** **Rocco Zacheo**

Cela tient de la tradition solide. Avec l'approche des Fêtes, Offenbach se mue en conquérant sur les scènes lyriques d'ici et d'ailleurs. Alors que Lausanne s'apprête à déguster *La Veuve joyeuse* (lire notre édition d'hier), Genève et son Grand Théâtre se penchent du côté de *La Grande-Duchesse de Gérolstein*, en accueillant une production qui avait fait un tabac il y a dix ans au Châtelet de Paris. On a donc retrouvé un spectacle qui, depuis ses premiers pas parisiens, a conservé intacts, sans la moindre ride, son allant vertigineux et son statut de grand classique.

Le mérite revient à la lecture de Laurent Pelly, dont la mise en scène est traversée par une tension constante et se révèle d'une intelligence et d'une fraîcheur bienfaites. De celui qui est devenu une référence incontestée dans le domaine - en 1997 il faisait ses débuts dans le monde lyrique au Grand Théâtre avec Offenbach déjà... - on retient une direction d'acteurs calibrée au millimètre, sans aucun interstice au hasard.

Dès les premières scènes, alors qu'une armée cuvant une cuite monumentale s'apprête à s'élancer dans une guerre inventée de toutes pièces pour sortir de l'ennui la grande-duchesse, on savoure l'absurde de ce monde parodique et grinçant qu'a voulu brosser Offenbach. Et ce, à coups de chorégraphies pétillantes et sophistiquées (soignées par Laura Scozzi) et d'incarnations truculentes, dont le zénith est atteint par un général Boum (Jean-Philippe Lafont, à la

voix rauque et au souffle court mais au charme certain) qui, du haut de son grade, enrage de voir le petit soldat Fritz (Fabio Trümpy, à l'aigu clair mais au coffre un peu étroit) lui voler la vedette et les troupes.

Les scènes mémorables, traversées par des trouvailles scéniques brillantes, se suivent sans relâche. On évoquera ce final tonitruant du deuxième acte, alors que résonne *Le Carillon de ma grand-mère*: un cancan détourné d'une énergie dévastatrice se déploie alors puissant et aux allures faussement chaotiques. Ici plus qu'ailleurs, on mesure le travail minutieux de l'équipe de Laurent Pelly. Sa mise en scène inscrit méticuleusement dans la musique les mouvements des chanteurs. L'homme de théâtre a posé ici sa plus belle griffe.

Loin des clichés et des lourdeurs qu'on a pu rencontrer dans certaines productions, cette *Grande-Duchesse de Gérolstein* trouve aussi son bonheur dans les décors conçus par Chantal Thomas, sobre et ingénieux dans le premier acte, généreux dans les deux derniers volets. Ainsi, le paysage dépouillé des débuts souligne à la perfection les absurdités et les noirceurs d'un monde belligérant en débandade morale. Plus tard, l'intérieur domestique de la grande-duchesse, avec ses incohérences, ses escaliers ne menant nulle part, ses balcons et ses terrasses disparates, semblent illustrer l'esprit inconstant de la maîtresse des lieux.

En contrebas de ces planches qui brûlent de mille feux, il faut saluer un Orchestre de la Suisse romande à qui le chef Franck Villard a su insuffler brio, agilité et ton espiègle. Cette lecture ciselée et sanguine accompagne une distribution inégale mais globalement de bonne tenue. La soprano Ruxandra Donose est une grande-duchesse au timbre gravé dans l'or, qui peine à se libérer pleinement dans le premier acte mais qui ne cesse de se bonifier par la suite. Elle participe ainsi à une envolée collective qui depuis dix ans fait de ce spectacle un must.

Genève, Grand Théâtre

Jusqu'au 31 décembre

Rens.: 022 322 50 00

www.geneveopera.ch